

Ma chanson comme

Elle a vu le jour dans un camp tsigane. On dit que c'était le 17 août, l'année n'a pas une grande importance dans la vie d'un camp tsigane. Peut-être était-ce en 1910, d'autres disent que plutôt en 1909. Dans le questionnaire des écrivains polonais nous lisons: Bronisława Wajs, 1908. Dans le camp on l'appelait «Papusza», ce qui veut dire une poupée.

Elle n'oubliera jamais le jour où elle a commencé à apprendre à lire. Elle avait demandé aux enfants sortant d'école, de lui montrer les lettres. Ensuite, dessinant sur le sable avec un petit bâton, elle faisait des répétitions des classes. Les enfants ont eu marre un jour. C'est alors qu'elle s'était souvenue d'un petit magasin, pas loin du marché, où elle achetait des bonbons de temps en temps. Elle a pris un journal dans la main et a demandé à la propriétaire du magasin de lui donner des leçons. La femme l'a envoyée chercher une poule grasse et acheter un livre pour apprendre l'alphabet. Papusza saisissait rapidement la matière et elle apprenait vite. Elle était fière que peu de temps après le début des leçons, elle pouvait signer avec son nom. Elle s'est inscrite à la bibliothèque publique, où elle adorait surtout les histoires de cape et d'épée, ainsi que les histoires sur grand amour.

Quand elle a eu 15 ans, les premières demandes au mariage sont arrivées. Adam était 10 ans plus âgé qu'elle. Elle l'a épousé, car sa mère et son beau-père avaient donné leur permission. Ce

mariage ne lui avait pas donné le bonheur. Elle est retournée chez sa mère (la coutume tsigane permet un divorce par la volonté du mari). On se raconte, que son deuxième époux, Dionisy Wajs, plus âgé d'elle de 24 ans, l'avait kidnappée et forcée au mariage. Il était jaloux à la folie. Cette jalousie le faisait la battre presque tous les jours. Ils ont formé un ensemble folklorique («Dyzki») et partaient en tournées dans les environs. Matériellement ils ne manquaient de rien. C'est alors que Witold apparaît - un beau gars, jeune, âgé de 16 ans. Après 6 ans de relation, il lui a demandé de quitter son mari. Elle a refusé. Quand Witold est parti, elle est tombée malade, -elle passait des heures entières dans un coin, en se balançant comme le font les orphelins, elle remplissait les nuits avec ses cris.

Dionizy (Dyzko) a organisé et payé pour elle un séjour dans un hôpital psychiatrique à Zakopane. A la fin de l'année 1936 elle est revenue au sein du camp tsigane. Elle n'était pourtant plus la même. Elle vivait comme un fantôme. C'est ainsi que la guerre l'a trouvée.

Dionizy et Papusza avaient survécu la guerre en se cachant dans les marécages. Dans la forêt ils trouver à qui manger et de quoi se vêtir. La guerre finie, ils ont adopté un petit garçon, fruit d'amour entre un Tsigane et une Polonaise. Sa mère ne voulait pas de lui, ayant déjà deux enfants plus âgés. Ils l'ont baptisé comme Włodzimierz, pourtant Papusza l'appelait Tarzan, inspirée par le film qu'elle avait vu. Il est devenu un monde entier pour elle. Après la mort de

Dionizy, Tarzan a appris qu'il était enfant adopté. Il n'a pas pardonné à Papusza de ne pas lui l'avoir dit auparavant. Il est parti dans le monde à la recherche de son père, et le monde de Papusza s'écroulé une fois de plus.

Mais avant, Papusza a fait connaissance de Jerzy Ficowski, poète et écrivain polonais, connaisseur du folklore tsigane. Cette connaissance a changé le courant de la vie de Papusza. Ficowski, sous le charme de Papusza, commence à recueillir les écrits de Papusza, ses lettres écrites d'une inhabituelle prose poétique. Il traduit un de ses plus beaux poèmes, «Le chant tsigane composé dans la tête de Papusza», il le publie dans le magazine «Tworczości» et l'envoie à Julian Tuwim.

Tuwim en est émerveillé. Il appelle le poème de Papusza «la source vivante de la poésie» et il recommande à Ficowski de prendre la protection de Papusza. En octobre 1950, Tuwim publie son interview avec Ficowski dans «Problemy». Ficowski y racontait la vie de Papusza et décrivait les coutumes tziganes. On a aussi publié quelques-uns de ses poèmes. Les Tsiganes commençaient à menacer Papusza. Leur culture, leur langue étant tabou, il est interdit de les partager avec les «gadzie», c'est-à-dire, les non-Tsiganes. Officiellement on n'a pas prononcé une «magerda»- ordre d'exclusion de la communauté, cependant de nombreux Tsiganes commençaient à l'éviter, les femmes crachaient par terre en la voyant. L'ostracisme a vu sa culmination en 1953, ->

une larme silencieuse



Bronisława Wajs, dite Papusza (Lublin?, 17 août 1908? – Inowrocław, 8 février 1987) est une poétesse et chanteuse polonaise-rom, membre de la communauté Polska Roma, le groupe nomade le plus nombreux à l'Est et au Nord de la Pologne au début de xxe siècle. Harpiste et danseuse talentueuse, elle apprend à lire et à écrire en autodidacte avant de composer des chants et des poèmes d'une grande puissance, qui seront publiés grâce au poète Jerzy Ficowski. Ainsi, elle sera la première Tsigane à être publiée et traduite en Pologne communiste au début des années 1950. Papusza reste une figure essentielle de l'histoire de la littérature rromani, en tant que première poétesse et en tant que première voix littéraire rrom après la Seconde Guerre mondiale. Également auteure de textes et d'une correspondance en polonais, son œuvre forte et singulière a fait l'objet d'une récente redécouverte. Un film lui est d'ailleurs consacré en 2013, Papusza de Joanna Kos-Krauze et Krzysztof Krauze.

-> après l'édition du livre de Ficowski «Les Tsiganes polonais. Des croquis socio-historiques». Un des chapitres était consacré à Papusza, à sa vie et son œuvre littéraire. Et encore une chose: un dictionnaire tsigane-polonais, environs 700 mots. Les Tsiganes sont partis pour Varsovie. Dans le siège de L'Association des Écrivains Polonais, ils demandaient de leur rendre l'édition entière du livre, ils ont jeté un sac plein d'argent sur la table. Ils voulaient récupérer tous les exemplaires pour les brûler ensuite. Ils n'ont rien eu.

Qui sait ce qui se passerait avec la vie de Papusza, si ce n'était pas la maladie qui avait détruit tous les projets. D'abord elle a brûlé toutes ses notes personnelles et la correspondance avec Tuwim et Ficowski. Puis, c'est la catatonie qui s'est emparée d'elle. Elle demeurait assise sur une place les journées entières, rien ne l'intéressait. A la fin, les attaques d'autoagression son arrivés. Les Tsiganes ont décidé que le Dieu l'avait punie et l'ont laissée en paix.

Tuwim et Ficowski ont réussi à avoir pour elle une bourse d'études de la part du Ministère de la Culture, mais elle devenait de plus en plus malade. Les frais du traitement médical étaient élevés, et la seule précieuse chose dont elle disposait était «le chant de Papusza», édité en 1956. 14 poèmes, traduits par Ficowski. Papusza devient membre de l'Association des Écrivains Polonais. Elle commence à être connue en Pologne et à l'étranger. Mais, accablée par la maladie et l'ostracisme des Tsi-

ganes, elle ne s'en rend pas compte. «Le «poétisme» ne me convenait pas. Un poète c'est un homme fort, sage. Et moi, je ne suis qu'une garenne»

Quand elle a touché le prix - 10 milles zlotys (le pain coutait à l'époque 3 zlotys), le lendemain il ne restait plus rien de cet argent. Après la nouvelle sur le prix, toute la journée des invités sont venus la voir. A la fin de la journée elle n'avait plus rien de cet argent, elle a tout donné aux autres.

Après le décès de son époux, seule, malade, abandonnée, personne n'est venu lui rendre visite. Elle passait ses journées debout à la fenêtre en attendant le retour de son fils. Pendant plus qu'une semaine elle souffrait de faim et c'est finalement une pneumonie qui l'a vaincue. Les obsèques ont eu lieu le 14 février 1987, au cimetière de Inowrocław, loin des tombeaux tziganes. Elle est partie abandonnée, mal comprise par «les siens». Forte mais portant un joug d'une sensibilité extrême. Avec elle, c'est aussi une part du monde tsigane de Pologne qui nous a quitté. Mais cette vérité, tant les Polonais que les Tsiganes devaient apprendre seulement des années plus tard.